

Face à la complexité des domaines politique, culturel, environnemental, économique, le risque de cloisonnement est grand. L'architecture, qui englobe l'ensemble de ces activités, doit résister aux réflexes de simplification pour concevoir les nouveaux outils qui lui permettront d'agir sur cette réalité.

Que serait, alors, faire l'expérience de la ville complexe ? C'est ce processus que Alain Renk et l'agence Host mettent en place à travers leur réflexion urbaine sur un vaste terrain à Montreuil. Ce livre retrace un moment de cette expérience, ce qui la nourrit, ce qu'elle produit, ce qu'elle préfigure.

Textes de Norbert Hillaire, Alice Laguarda, Marc Lefranc, Alain Renk, Jean-Paul Dollé et Sacha Goldman.



9 782914 4981057

ISBN 2-914981-05-8

8 €

ALAIN RENK / HOST  
CONSTRUIRE LA VILLE COMPLEXE ?

ALAIN RENK / HOST

jmp

ALAIN RENK

# CONSTRUIRE LA VILLE COMPLEXE ?

jean michel place / urbanisme

# ARCHITECTE, OUI MAIS...

Alain Renk

**CONTEXTE** L'architecte cherche son chemin sur la crête d'une montagne. Hier, il avait encore la tentation de réinventer le monde et d'adopter la posture du démiurge aux dangereuses bonnes intentions. Aujourd'hui, l'économie de marché est promue au rang de nouvelle nature. L'architecte risque de basculer dans un pragmatisme plastique, extensible du contextualisme au cynisme.

**PROBLÉMATIQUE** Comment et pourquoi créer une nouvelle agence d'architecture aujourd'hui ? Pour quelle pratique ? Se battre contre les visions simplificatrices du monde auxquelles l'architecture et l'urbanisme participent largement en standardisant le territoire pourrait être un motif suffisant. La raison de croire encore en l'architecture serait donc plutôt une raison en creux, en tension, en résistance plutôt qu'en émergence. De fait, il faut un peu de temps pour construire de nouveaux outils.

**OPPORTUNITÉS** Il n'y a pas d'opportunités. Seulement l'urgence de défier l'arbitraire et de favoriser le hasard. Et un sujet : prendre en compte les nouvelles formes d'établissements humains (villes ?, réseaux ?) qui pourraient s'ouvrir sur des devenirs différents, à certaines conditions. Qu'y a-t-il après la banlieue de la banlieue ? Comment agencer l'aléatoire producteur de liberté ?

**OBJECTIFS** Répondre à ces questions : l'architecture peut-elle agir sur notre espace mental (mettre à jour) ? Plus précisément, peut-elle nous offrir une meilleure capacité à prendre en compte le monde et à agir sur celui-ci ? L'architecture et l'urbanisme peuvent-ils favoriser l'autonomie au détriment des comportements programmés, nous aider à sortir de simulacres qui ne sont pas les nôtres ? Articuler singularités et solidarités ?

**MOYENS** Proposer un laboratoire ouvert à des partenaires situés hors du monde de l'architecture pour croiser les problématiques et s'orienter dans la complexité. Le noyau stratégique de l'agence Host est ainsi constitué depuis son origine par sept personnes engagées dans des univers différents : recherche scientifique sur le chaos, programmation pour les jeux vidéo, marketing du luxe, réalisation de documentaires culturels, géopolitique pour l'humanitaire, stratégie de marques et direction artistique pour la mode.

Au sein de ce réseau, développer des modèles théoriques issus de l'analyse des mutations de nos environnements. Étudier l'intégration de ces modèles dans des dynamiques de transformation et essayer d'en prédire les comportements. Les premiers modèles, ou matrices, correspondent aux mondes du travail, du commerce et de la culture, artificiellement disjoints pour en évaluer les différences.

Expérimenter dans la réalité et auprès des maîtres d'ouvrages les voies ouvertes par des méthodes de conceptions plus souples, qui conduisent à des projets fondés sur les liens entre les éléments, les adaptations et le *feed-back* plutôt que les formes ou les dimensions. Travailler ces systèmes aux échelles urbaines et humaines simultanément. Inscrire dans les modèles théoriques les informations issues du passage à la réalité.

**SUJET** Il fallait absolument inscrire dans la réalité les premiers principes théoriques de *la ville complexe* qui vont nous aider à concevoir des stratégies pour habiter le monde dans ses degrés d'organisation et de désordre, ses surprises, ses avancées et ses retours en arrière. Notre agence est située à Montreuil et le Service d'Urbanisme de la ville nous a indiqué l'étrange histoire d'une autoroute-pont construite en 1970, qui sera détruite dans quelques années. Comment reconstruire la ville ? Faut-il reconstruire la ville ? Montreuil Karma.

✕ **CHAOS SOCIAL** Le désert gagne... Nous sommes plus vulnérables, économiquement, socialement, mais aussi psychiquement. Un espace plein de trous apparaît, désertique à force d'être déserté, monde de l'informe et de l'errance. Les activités qui s'y déroulent sont l'expression d'un écart radical : succession ininterrompue de comportements de refus, de négation, activités répétitives et parallèles, incapacité à pénétrer et à comprendre le monde d'autrui. Prisonniers, nous errons dans un ensemble de mondes clos, imperméables les uns aux autres.

↳ La visite de l'atelier de Vladimir Velickovic constitue une rupture dans ma pratique de l'architecture. Très impressionné par la cohérence de sa recherche, j'ai décidé de placer le problème de *la ville complexe*, auparavant périphérique, au cœur de ma réflexion.





hiérarchiques / redéfinitions des groupes de travail

matérielles / dialectique réel/virtuel

environnementales / de l'espace défini à l'absence de limites

organisationnelles / individualisation des réponses

temporelles / accélération des cycles

géographiques / expansions replis

patrimoniales / reconfiguration locative

économiques / crises et opportunités

× **HYBRIDATION** La ville n'existerait que par rapport à un modèle idéal dont elle ne serait qu'un pâle reflet, et n'aurait de valeur que dans son rapport à ce modèle qu'elle cherche à atteindre. Comme si la ville ne devait varier qu'à l'intérieur d'une clôture idéale. Comme dans l'urbanisme atlante : là un temple, ici l'obélisque, plus loin un forum... Empiler, juxtaposer, rester surtout dans la clôture. Mais la ville veut des mutations : muter, se transformer, s'hybrider, est-ce forcément aller vers une perte, augmenter l'imperfection ?

↳ Cet endroit stratégique, une voie perpendiculaire à l'A186 qui lie le nord de Montreuil à son centre et qui possède déjà un petit centre culturel, un marché et quelques petits commerces, semble toujours en quête d'une identité. Peut-être la trouvera-t-il dans les stations de tramway, de métro et de bus, qu'il est destiné à accueillir à terme.

Copyright - Images contemporaines -

× **RÉSEAUX** Tout est relation : on évalue un être dans son rapport aux choses, aux autres êtres. Comment advenir comme sujet pour d'autres sujets ? Comment entrer en relation avec autrui ?

Nous évoluons dans une totalité dynamique d'éléments en interaction, tous différents les uns des autres et appelés à se modifier. La référence à un point fixe est abandonnée pour le réseau, système complexe d'interactions, de rapports, constitué d'une pluralité de centres et de liens dont aucun n'est privilégié a priori. Chaque élément y est solidaire de tous les autres. L'espace du réseau se définit par sa croissance, son ouverture, son inachèvement. Il est source de questions, voire d'inquiétudes, car non plus affirmation ou sublimation d'un ordre, d'un modèle social, politique ou religieux.

Dans le réseau, tout tend à devenir égal, équivalent. Tout se vaut et finalement plus rien n'a de valeur. D'un autre côté, nous ne pouvons nous satisfaire de schémas simplificateurs qui opposent strictement ordre et désordre, réel et virtuel, matériel et immatériel, singulier et universel, global et local...

Qu'est-ce qui qualifie le réseau ?

▮ Ce lieu situé à trente mètres au-dessus du sol, sur les toits de Mozinor, était un endroit préservé avec de la terre et des arbres. La neutralisation de la nature par la technique est-elle inéluctable ?





✖ **PÉRIPHÉRIE** Un territoire demeure un espace avec une culture spécifique, mais il a des voisinages, il peut subir les effets d'influences agissant en lisière, en périphérie.

Un territoire comporte des éléments concentrés et des éléments disséminés : entre proximité et éclatement, régénération et dissolution, l'architecture fait-elle le lien ? Doit-on pleurer l'absence de centre ?

La ville cesse d'être une totalité bien complète, bien close, possédant un « centre ». Et si la ville c'était l'incomplétude, le décentrement, la gestion de l'entropie ?

➤ Deux brièvetés qui nous racontent deux histoires. La première, à gauche, nous dit la crise pétrolière de 1974 à travers son départ inachevé, brisé net. La seconde, encastrée dans les arbres, nous livre un paysage étonnant, aux accents bucoliques.  
Copyright = Images contemporaines

✖ **TRANSITIONS** L'architecture n'est plus cette expression d'un état immuable, pérenne, immobile. Elle n'est plus monumentale. Elle est passage entre deux formes qui ne sont ni des origines ni des termes.

Peut-elle être la matérialisation de cet état intermédiaire ?  
Comment vivre dans l'intervalle ?

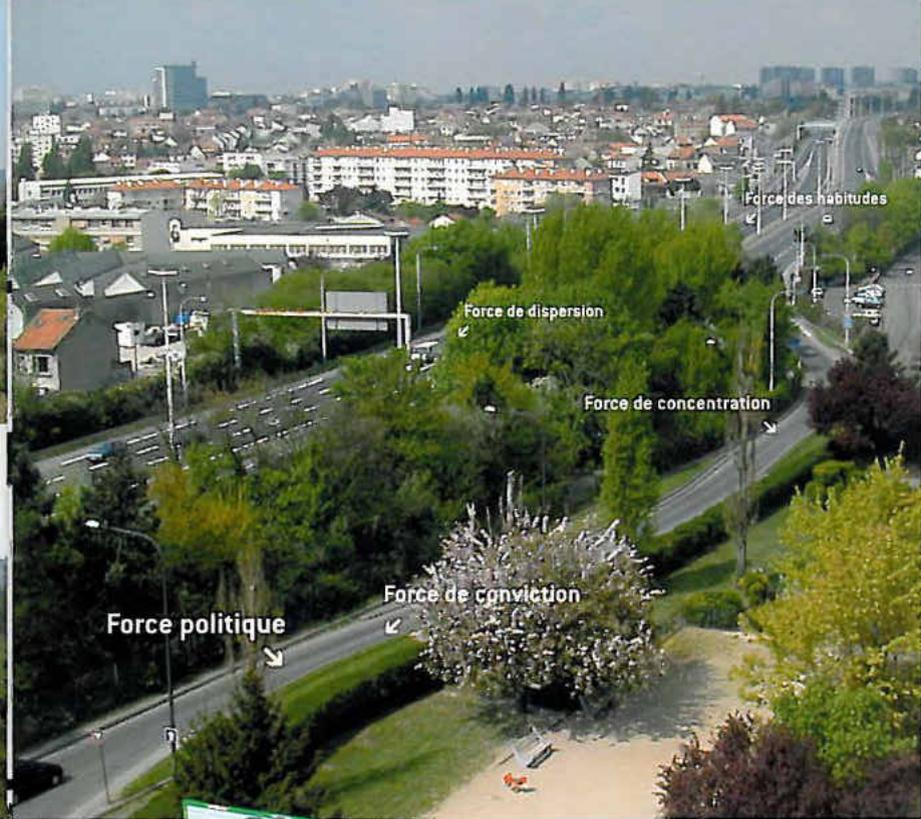
➤ Sous cette autoroute-pont, un béton blond aux accents dignes d'un temple indien imaginé par Le Corbusier.



✖ **NATURE** « La société doit rentrer dans la nature tandis que la nature doit rentrer dans la société. »

Edgar Morin, *La Méthode*, tome II, *La vie de la vie*, Seuil.

➤ Peut-on ancrer des jardins privés dans des immeubles collectifs ?



✖ **DIVERSITÉ** Nous sommes plusieurs. Donc, il faut oublier le grand H de Homme. Dire « les hommes » (les hommes et les femmes). Si la nature « doit rentrer dans la société », c'est pour y apporter la diversité.





# CONSTRUIRE LA VILLE COMPLEXE

× **RISQUE** Dans un endroit si incertain, une banlieue de banlieue, les automatismes sont déjà à l'œuvre et le drame se noue. Comment éviter que la peur de l'inconnu et la réaction conduisent à composer des voies plantées anonymes au centre d'immeubles d'entreprises standardisés ?

× **THÉORIE** Il est nécessaire d'extraire la théorie de ses laboratoires pour que les recherches soient en contact avec la réalité. Il faut produire des méthodes pour travailler la matière fluide des réserves d'incertitudes du territoire.

× **LÉGITIMITÉ** Conduire le territoire à évoluer dans un sens stratégique (défini préalablement par des procédures démocratiques), c'est lui proposer simultanément différents faisceaux de possibles. C'est être à son écoute, prolonger les inclinaisons qui vont dans le sens de l'intérêt public, et freiner les autres.

# MAINTENIR LE MONDE COMMUN

Entretien Jean-Paul Dollé, Sacha Goldman et Alain Renk

**[Sacha Goldman]** De nos jours, l'architecture confine à la métaphore. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre des expressions telles que « architecture mentale », « architecture de l'art » ou encore « architecture de la société ». Mais peut-elle pour autant nous servir à comprendre la complexité du monde contemporain ?

**[Jean-Paul Dollé]** L'usage métaphorique du mot « architecture » a subi une inflexion signifiante ces derniers temps. Si, récemment encore, les hommes politiques aimaient y avoir recours, on lui préfère aujourd'hui des mots comme « urbanisme » ou « aménagement ». Cela tient sans doute au fait que, si l'on considère l'architecture comme induisant les idées d'ordonnement, d'organisation, la présence – et par là même l'absence – de ce mot devient alors l'indice d'un état du monde dans une société donnée. Pour simplifier, on pourrait dire que, dans notre imaginaire collectif, plus c'est architecturé, plus cela marche, moins c'est architecturé, plus cela se délite. Ainsi, nous établissons souvent une relation entre une vie que nous considérons de plus en plus désorganisée et une forme architecturale de plus en plus déstructurée. Dans ce contexte, nous ne savons plus exactement à quoi nous nous référons lorsque nous utilisons la métaphore de l'architecture aujourd'hui.

**[Sacha Goldman]** L'architecture telle que nous la concevons s'est structurée sur des jeux d'oppositions fondamentales. Dans un premier temps, celle qui la partage entre deux dynamiques de civilisation, l'une fondée sur un

désir d'ancrage matérialisé par l'immeuble ; l'autre animée par la dynamique de la route, la tension vers un ailleurs, vers des passages. Entre les deux, les nomades qui vivent dans une alternance permanente de déplacements et de haltes.

Plus tard, c'est autour du conflit entre ville et campagne, ville et périphérie, que nous nous sommes constitués. Mais ces oppositions tendent à ne plus être opératoires de nos jours.

**[Jean-Paul Dollé]** C'est là précisément que repose le fond de la question : si on préfère ses synonymes au mot architecture, c'est parce que la réalité à désigner s'éloigne de tout schéma hérité et connu. Nous sommes dans un moment où nous ne pouvons plus que deviner tout ce que nous expérimentons sans pouvoir nous référer aux éléments qui furent structurants durant des millénaires. Prenons la notion fondamentale de territoire pour exemple : il devient de plus en plus difficile de percevoir ce terme via les deux distinctions traditionnelles. La première, qui a longtemps eu cours, entre sédentaires et nomades, n'est plus en mesure de structurer un espace en voie d'homogénéisation où le lointain s'éloigne à mesure que la vitesse s'accroît, un monde où le déplacement n'est jamais un dépassement mais l'écart qui relie deux points disjoints.

Le conflit ville-campagne offre, à première vue, plus de résistance dans la mesure où il a structuré notre histoire. De plus, l'effacement de cette distinction fondamentale n'est pas encore à l'ordre du jour dans toute une partie du monde et ne remonte qu'à soixante ou soixante-dix ans dans l'autre. Pourtant, plus personne aujourd'hui ne peut ignorer que le monde est entré dans un devenir tout urbain. Et c'est justement pour définir l'énigmatique de ce devenir que les mots nous manquent : l'humanité est



ébranlée dans la certitude de ses fondements par des développements scientifiques et technologiques qui suivent leur logique propre et qui superposent les causalités ; la base de l'architecture vacille, elle est prise dans ce maelström. Il est de plus en plus difficile de faire de l'architecture une métaphore puisque la matrice langagière elle-même n'est plus architecturale mais infiniment complexe. Ce qui est désormais emblématique, au plus loin de toute construction au sens classique du terme, c'est la notion de réseau.

**(Sacha Goldman)** Prenons un exemple, celui d'une autoroute à Montreuil, située sur le terrain sur lequel travaille l'agence Host, et qui n'a, justement, ni début, ni fin...

**(Jean-Paul Dollé)** Cette autoroute qui ne mène nulle part, de quoi pourrait-elle bien être la métaphore ? En principe, la finalité d'une autoroute est de nous permettre de nous rendre d'un point à un autre. Mais là, on se retrouve face à une autoroute qui ne conduit nulle part. Ce pourrait être celle de l'urbanisme pensé à ses extrêmes. Je m'explique : la notion d'urbanisme, – et ce bien qu'elle renvoie à une science avérée, celle de la ville, qui se fonde sur l'analyse des circulations et des constructions – n'est pas sans poser problème. Cerdà, qui, le premier, a utilisé ce terme pour qualifier ses travaux sur Barcelone, a en effet, dans le même temps, posé une équivalence problématique entre ville et maison. C'est précisément sur cette équivalence qu'il nous faut réfléchir. Je m'essaierais volontiers à un sophisme : « la ville, c'est une grande maison », nous dit Cerdà. Or, l'architecte sait faire des maisons. Il devrait donc savoir faire des villes... Cette conception de l'urbanisme



Copyright © Images contemporaines

héritée de Cerdà a donné lieu à une école de pensée qui s'est développée aussi bien dans les pays communistes que dans les pays occidentaux et qui considérerait comme possible une projection urbaine organisée. On retrouve par exemple cette volonté de projeter une vision totalement organisée de la ville dans les projets mégalomaniques tels que Brasilia ou Chandigarh.

Mais, admettre que l'on puisse élaborer une ville comme on fait une maison, c'est-à-dire selon des principes contrôlés et contrôlables, ce serait, il me semble, ne pas tenir compte de la différence essentielle qui existe entre maison et ville. Dans toute ville, une telle multitude d'intentions et d'actions se mêlent que l'on ne peut pas imaginer la construire. Selon moi, la ville échappe par essence à la conception. Là encore, une difficulté surgit, celle de la portée de la prévision. Confrontés à l'impossibilité d'une vision organisée de la ville, certains prennent en effet le parti de la pure spéculation en se fiant à un équilibre par le marché et en optant pour la prolifération plutôt que pour la planification. Cette position, bien qu'argumentée, récurrente et vieille comme Hérode, ne me paraît pas plus satisfaisante que la première.

Face à ce balancement entre définition figée et indétermination totale émerge peut-être une troisième perspective de l'urbanisme qui me laisse perplexé : la théorie qui met en œuvre le concept de chaos urbain.

**(Alain Renk)** La question est bien de trouver un troisième mode d'approche situé à mi-chemin entre projection et spéculation. D'un côté, on voit bien que la ville ne peut se réduire à un plan qui la contiendrait tout entière sans qu'il intègre ces remises en cause que sont l'aléa, le hasard. Il ne s'agit plus de concevoir une architecture qui repose sur un socle figé, mais sur des fondements dynamiques intégrant la complexité et la diversité des rapports mis en œuvre dans toute ville. De l'autre côté, grâce à notre expérience de territoires livrés à eux-mêmes, on voit bien que la libre spéculation n'est pas en mesure de faire naître des villes modèles.

Tout le problème consiste donc à reconstruire une architecture apte à s'organiser sur un socle et des bases dynamiques qui n'ont plus rien à voir avec ce que nous connaissions, pour qu'elle puisse retrouver sa place dans le monde tel qu'il est, et non dans le monde tel qu'il était ou tel que nous le souhaiterions. On comprend bien, par exemple, que le problème qui a

surgi dans le cadre de la fameuse autoroute inachevée de Montreuil est celui de la conception préliminaire et sous-jacente. En termes architecturaux traditionnels, cette autoroute est en effet construite, et même bien construite, mais elle repose sur une conception du monde qui n'a plus eu cours après la crise pétrolière de 1974.

Parler de chaos ou de complexité, c'est donc analyser de nouvelles géométries pour en tirer des outils structurants adaptés. Avant de disposer, comme les physiciens, des outils nécessaires au contrôle de ces notions, notre travail consiste à tenter d'en discerner des règles pour nous orienter. La question n'est plus de savoir comment construire la ville mais comment, à l'aide d'outils nouveaux, être capables d'en contrôler certaines évolutions.

**(Jean-Paul Dollé)** Il nous faut donc déterminer quelle relation existe entre un établissement humain et la création de nouveaux outils de connaissance induisant celle d'outils technologiques. On retrouve dans les cités grecques une interrogation de ce genre concernant la géométrie. Cette science nouvelle, cette façon inédite de concevoir le monde ordonné selon certaines figures ont donné lieu à de multiples réflexions concernant le rapport entre son invention, sa maîtrise et son application. Nous en retiendrons deux principales parce que complémentaires dans leur divergence : la vision philosophique de Platon et la vision politique de Clithène. D'un côté, la géométrie est perçue comme le signe de l'existence d'un grand dieu ordonnateur du monde, grand thaumaturge ; la géométrie serait alors inscrite dans le monde et dans l'esprit de l'homme et relèverait du pur principe ordonnateur. Chez Clithène au contraire, la géométrie se situe du côté de l'action puisqu'elle est perçue comme un instrument politique qui permet de concevoir l'espace comme un plan homogène que l'on peut mesurer, contrôler. Sans la géométrie, rien n'aurait pu se faire, que l'on se situe du côté d'une signification sacrée, du désir de maîtrise du monde par la connaissance scientifique, ou que l'on réfléchisse sur ce qui constitue un espace commun aux hommes aujourd'hui. Or, cette question de la fondation d'un monde commun perdure. Faut-il voir dans tout espace commun la traduction d'un certain ordre ? Toute la difficulté est bien de savoir s'il est possible et pertinent de concevoir le monde sans se référer à une idée d'ordonnement, c'est-à-dire sans percevoir la terre comme un cosmos.

**(Alain Renk)** Sur le plan politique, il me semble que le système dominant à remettre en cause, si l'on veut acquérir une autonomie plus grande, est celui qui concerne l'extrême mercantilisation de tous les secteurs du monde et de notre vie. Je considère en effet que cette nouvelle forme d'oligarchie est contraire au système ouvert et modifiable qui nous occupe, parce qu'elle a repris à son compte une géométrisation du monde presque abstraite, faite de figures élémentaires.

**(Jean-Paul Dollé)** Ce système mondialisé, quel usage fait-il de la géométrie ? En a-t-il encore besoin ?

**(Alain Renk)** Il a bien sûr besoin de cette science, et c'est d'ailleurs en regardant comment il impose sa propre géométrie que l'on perçoit le mieux ses caractéristiques fondamentales. Il suffit de constater comment, dès qu'une opportunité marchande se fait jour, l'efficacité géométrique réagence les espaces hybrides laissés en marge du système selon ses propres normes de compréhension instantanée, de suppression des espaces ambigus. Dès que le système s'installe, il n'y a plus de mouvement possible hors de cette logique spécifique de la géométrie ; si une fluidité nouvelle tend à se mettre en place, sous forme par exemple de rafraîchissement des concepts de marque ou encore de renouvellement des vitrines, c'est toujours à l'intérieur de ce système. Je ne me réfère pas là uniquement à l'espace consacré au commerce mais aussi à celui du travail, des loisirs, et même, à un certain niveau, à celui de la culture.



Montreuil vert couture

**[Jean-Paul Dollé]** Comment se fait-il que cette oligarchie, dont le mot d'ordre est de proclamer l'immatérialité et la virtualité de toute chose, n'ait pas réussi à s'affranchir de ces formes archaïques ?

**[Alain Renk]** La réponse est simple : parce que rien n'est moins virtuel, « pas encore actuel » dirait Paul Virilio, que cette nouvelle forme d'oligarchie. Si le système dominant utilise la géométrie, c'est sans doute en raison du profit qu'il y a à nous maintenir dans une forme mentale archaïque, ordonnée et par là même programmable, contrôlable.

**[Sacha Goldman]** Tu considères donc que l'architecture devrait avoir à cœur d'imaginer de nouvelles géométries ?

**[Alain Renk]** Plus j'avance et plus je m'aperçois que l'aventure architecturale telle que je me l'étais imaginée, c'est-à-dire un projet où l'architecture serait conçue comme un lien social, culturel, entre l'homme et son environnement, n'existe quasiment jamais. L'architecture à laquelle nous sommes le plus couramment confrontés est tout sauf un lien ; elle relève bien plus de la clôture, de la limite que de l'interface, du passage, de la transmission. Le besoin de géométrie ordonnée tel que nous l'impose le système dominant a donc des conséquences bien plus graves pour l'architecture que la prolifération des digicodes, des autorisations, des barrières. Il fonctionne comme une sorte de malédiction niant tous les possibles architecturaux qui ne se plient pas à ces préceptes. L'architecture relève



aujourd'hui bien plus de l'imposition que de la proposition. Pourquoi serions-nous obligés de vivre dans des boîtes figées qui nous coupent des autres, c'est une question qu'on ne discute que trop peu, comme s'il ne pouvait y avoir d'alternative, que la réalité de ce système était induite, évidente. Demandons-nous qui cherche encore des failles, des endroits où se dissimuler et nous verrons bien que ce n'est certainement pas le « citoyen-consommateur-idéal ».

**[Jean-Paul Dollé]** Tu estimes donc qu'il existe une telle prégnance de l'idée d'ordre au niveau de l'imaginaire et du psychique, que rien de la stabilité ou du confort de notre habitat ne peut se dire si l'on fait l'économie du recours aux formes géométriques canoniques, aux figures élémentaires ?

**[Alain Renk]** Je considère au contraire cette prégnance des schémas traditionnels comme purement artificielle. Elle implique que nous soyons coupés de la réalité extérieure, et ce, non pas pour nous protéger, mais pour nous maintenir à l'écart de toute curiosité critique. Ce n'est absolument pas un hasard si le système mondialisé a retenu de la géométrie son aspect le plus purement rationnel. Si une opportunité se présente, tout ce qui n'est pas compréhensible en l'instant doit être supprimé. Ce n'est pas en utilisant des systèmes créatifs, instables, complexes et discrets que l'on défend une hégémonie.

**[Jean-Paul Dollé]** Quelles alternatives pourrait-on imaginer ?

**[Alain Renk]** Revenons à la description des traîneaux Inuits que nous donne Jean Malaurie dans *Les Derniers rois de Thulé*<sup>1</sup>. À plusieurs reprises, il évoque la solidité du squelette des traîneaux conçu en système souple et par là même particulièrement résistant : les sangles en peau de phoque associées aux structures en os de baleine rendent possibles des déformations et des torsions qui permettent d'éviter toute cassure sur des sols gelés ou irréguliers. Il me semble qu'il y a là un rapport direct avec l'architecture que nous n'avons pas encore inventé mais qui adviendra. C'est en des termes nouveaux qui intègrent l'idée de mouvement, de souplesse, qu'il nous faut penser cette géométrie : elle ne sera pas « pure », coupée du monde, mais devra au contraire se servir de l'in-

telligence et de l'adaptabilité de la nature pour se constituer. Bien sûr, cela ne va pas sans difficultés. Comment faire comprendre à des maîtres d'ouvrage qui cherchent à se réfugier dans des architectures libérées d'un mouvement généralisé que l'on va travailler sur les concepts de déformation et de reformation ? Malgré ces réticences, on sent bien qu'il y a probablement un passage à venir entre une architecture conçue comme une machine géométrique et une architecture que l'on perçoit comme une machine vivante. S'il tendait effectivement à s'opérer, nous n'aurions alors d'autre choix que de concevoir d'autres outils que ceux existants, moins mécaniques, plus réflexifs.

**[Jean-Paul Dollé]** Puisque les nouveaux outils que tu évoques ne sont pas encore à notre disposition, comment as-tu choisi de mener tes réflexions concernant *la ville complexe* à Montreuil ? Comment répondre à la standardisation des réponses urbaines ?

**[Alain Renk]** En observant le territoire de Montreuil, on voit bien comment des architectures modestes, c'est-à-dire qui se construisent par couches successives (par ajout d'un étage, d'un garage, d'une terrasse, d'une toiture...) sont plus proches du vivant que leurs grandioses homologues plus définitifs, mécaniques, où la seule évolution possible semble être celle de la détérioration. La dégradation de la ville se propage comme une onde de choc dès que des principes rigides s'opposent à l'évolution du territoire. Partant de ce constat simple, je refuse de me référer à une définition figée de l'architecture. Pour construire selon ces nouveaux outils, il est évident que je ne peux pas partir de l'architecture. Ma méthode consiste avant tout à tenter de ne pas dissimuler l'idée de territoire sous la notion d'architecture. C'est la raison pour laquelle nous reculons le moment de réalisation architecturale proprement dite depuis plusieurs mois. Ce qui est en œuvre dans ce travail sur *la ville complexe*, c'est une recherche qui s'inscrit dans la durée. La première phase du travail consiste à tenter de discerner quelques évidences concernant les voiries. À partir des analyses que nous tirons de ces observations, nous cherchons alors à définir de nouveaux usages à initier. Cette recherche empirique d'outils géométriques nouveaux ne peut s'effectuer que si l'architecte parvient à prendre du recul par rapport à sa position, s'il

réussit à s'affranchir des automatismes que lui dictent ses réflexes et ses habitudes. On pourrait dire que *l'architecte de la ville complexe* n'est d'aucune école ni d'aucune culture, qu'il se contente de se poser en observateur « impartial » pour discerner les grands mouvements naturels qui font sens. Une fois ces différents grands principes déterminés, nous obtenons une base nouvelle et modulable pour fonder notre conception de l'architecture et tester de nouveaux outils.

**[Jean-Paul Dollé]** C'est fondamental. L'architecture est bien autre chose que la construction ; c'est une position, un principe d'action. Il n'y a pas d'architecture sans conception sous-jacente du monde. Se poser la question de savoir ce que signifie habiter un lieu, le rendre habitable, est une inquiétude nécessaire, liée à une exigence fondamentale : comprendre le monde actuel dans sa complexité pour être en mesure de le maintenir, de le ménager selon ses propres lois.

1 Jean Malaurie, *Les Derniers rois de Thulé*, Librairie Plon, Éditions Terres Humaines, 1955.



# RADIOGRAPHIE DU CHAOS

Marc Lefranc, physicien

Les mots sont souvent trompeurs. Entre les bouches des uns et les oreilles des autres s'opèrent de surprenantes transpositions. Elles sont parfois éclatantes, mais peuvent aussi se révéler traîtresses. Dans un article paru il y a presque trente ans, deux mathématiciens américains, T.-Y. Li et J. A. Yorke, forgèrent le terme de « chaos » et l'utilisèrent pour qualifier l'ensemble des solutions du modèle mathématique qu'ils étudiaient. Avouaient-ils ainsi que ce système était à ce point désordonné qu'il échappât à tout entendement ? Qu'il se situât de l'autre côté d'une barrière infranchissable au-delà de laquelle tout pouvait arriver ?

Non, bien au contraire, puisque leur article se concluait par un théorème qui montrait que dans certaines conditions, des systèmes dynamiques (qui évoluent dans le temps selon, des équations bien déterminées) très simples peuvent avoir une infinité d'histoires différentes. Lorsqu'un système se comporte de manière stationnaire ou répète le même motif de manière

périodique, nous le décrivons volontiers comme organisé. Un régime « chaotique » au sens du théorème a ceci de particulier qu'il est composé d'une infinité de régimes périodiques entrelacés : on pourrait dire qu'il est infiniment organisé. Aucun de ces cycles ne pouvant attirer le système de manière stable, ils sont parcourus tour à tour, donnant ainsi une impression d'irrégularité alors même que leur organisation obéit à des règles tout à fait rigoureuses. Dans ce type de régime, dont la fumée de cigarette tourbillonnante ou un tube au néon erratique fournissent d'assez bons exemples, « ordre » et « désordre » sont intimement liés.

Cette observation n'est pas neuve – on la doit au mathématicien Henri Poincaré, il y a plus d'un siècle – mais le terme si évocateur de « chaos », ou plutôt de « chaos déterministe » pour être précis, est resté dans le jargon de ce domaine, jusqu'à donner son nom à une rubrique des journaux de physique. Il a même largement débordé ce cadre pour devenir dans le grand public le nom d'une discipline qui propose de déterminer si un papillon new-yorkais peut provoquer une tempête en mer de Chine.

Chaque fois que j'ai dû expliquer en quoi consiste mon travail, j'ai souvent eu à dissiper des malentendus. La plupart prennent racine dans les images engendrées par ce terme provocateur de « chaos ». Non, il ne s'agit pas d'états parfaitement désordonnés, mais au contraire de régimes dynamiques à l'organisation extrêmement complexe, tout à fait analysable si l'on sait choisir ses outils. Oui, ils sont imprédictibles à long terme, mais par contre parfaitement déterministes aux échelles de temps courtes. La nature aime à être simple, être simpliste empêche de la comprendre.

Plus rarement, j'ai la troublante sensation de recevoir un écho immédiat à mes explications, comme si, dans des domaines a priori étrangers à la physique, d'autres avaient déjà intériorisé ce mélange surprenant de complexité et de simplicité dont font preuve les régimes chaotiques auxquels je m'intéresse, tout ce que l'on peut extraire de leurs propriétés paradoxales. C'est ce dont j'ai pris l'habitude dans mes conversations avec mon ami Alain Renk. Je ne sais s'il s'agit du phénomène de transposition évoqué en introduction, mais autant j'ai chaque fois l'impression de stimuler son imagination par mes descriptions, autant ce qu'il m'expose de ses projets architecturaux évoque invariablement en moi des images qui naquirent d'abord au contact du chaos. Par exemple, lorsqu'il exige de « travailler les territoires comme des processus en cours ». Bien sûr, puisqu'il les reconnaît comme des écosys-

tèmes, une des sources les plus fécondes de modèles dynamiques. Ou lorsqu'il évoque « la matière fluide des réservoirs d'incertitude des territoires ». Car un système chaotique est en principe déterministe : si sa position de départ pouvait être déterminée de façon absolue, c'est toute son histoire future qui serait tracée. Mais il est sensible à la moindre perturbation extérieure et la déviation introduite par cette dernière croît exponentiellement avec le temps : s'il faut un certain intervalle de temps pour qu'elle soit multipliée par deux, elle aura à nouveau doublé au bout du même intervalle de temps. C'est le « réservoir d'incertitude » constitué par ces perturbations, amplifiées inexorablement par la dynamique chaotique, qui aiguille le système chaotique sur telle ou telle de ses histoires possibles, passant de l'une à l'autre au gré des fluctuations. La complexité apparente des chemins empruntés n'étant que la conséquence de leur nombre infini.

Les physiciens ont la manie de vouloir tirer parti d'un phénomène une fois qu'ils l'ont appréhendé. Ainsi, certains ont montré comment faire suivre à un système chaotique une trajectoire choisie à l'avance en lui appliquant d'infimes perturbations judicieusement choisies, un peu à la manière d'un jongleur qui tient une perche en équilibre sur son front. Ces signaux de correction sont recalculés à chaque instant en fonction de l'itinéraire effectivement suivi et des consignes en vigueur. Même pour un système de taille imposante, ces perturbations peuvent être si petites que l'on songe naturellement au fameux levier qui permettrait de soulever le monde : c'est en fait la « sensibilité aux conditions initiales » qui est domestiquée. Cette méthode ne fait-elle qu'imiter la nature ? Certains ont par exemple avancé l'idée que c'est une dynamique légèrement chaotique qui permet aux battements cardiaques de s'adapter facilement à des conditions très variées et de passer rapidement du repos à l'effort. Aussi, lorsque je lis que la démarche consiste à « se glisser par effraction dans la machine aléatoire du territoire pour en orienter certains aspects et rester attentif », je ne peux m'empêcher d'y voir un écho de la technique évoquée plus haut et que les physiciens appellent le « contrôle du chaos ». Les phrases suivantes pourraient elles aussi passer d'un domaine à l'autre presque sans changement : « le territoire ne plie pas, il accepte de modifier son évolution en consommant les amorces disposées par les hommes à l'écoute. Ces modifications sont difficiles à contrôler mais il est possible à

tout moment d'influer sur les évolutions en cours en déplaçant les amorces ou en réglant leur force d'attraction. »

Bien sûr, il faut se garder de prendre les mots... à la lettre. Il n'en reste pas moins qu'il m'est difficile de croire que cette conjonction des discours soit vide de sens. Il y a un avantage certain à piloter un système chaotique plutôt qu'un dispositif optimisé pour un contexte unique. Ce dernier est difficilement adaptable : lorsqu'on le perturbe, il tend à revenir à son régime de référence, le seul qui soit stable. Au contraire, le système chaotique peut passer sans effort d'un comportement à un autre, puisqu'en l'absence du signal de contrôle, chaque régime pris individuellement est instable. Commuter et prendre un autre cap n'exige donc pas de forcer le système : c'est sa dynamique naturelle qui l'amène dans le nouvel état, abstraction faite des corrections infinitésimales. Cela me semble très proche de l'idée d'Alain Renk : laisser au territoire la possibilité d'évoluer – d'être un système dynamique – et tirer parti de cette évolution, de cette capacité au changement, pour influencer sur lui et guider son histoire, en lui laissant accomplir l'essentiel du travail. Procéder ainsi peut certes se révéler plus long qu'une démarche plus autoritaire, mais permet de faire beaucoup avec très peu et, surtout, exclut naturellement les fonctionnements incompatibles avec les règles qui gouvernent la dynamique interne du système. Encouragé par l'exhortation à « procéder à des allers et retours permanents entre analyse du réel, extrapolation en un modèle théorique et création d'un nouveau réel », je me surprends à rêver et à tenter de filer la métaphore. Une des propriétés fascinantes d'un attracteur chaotique (c'est-à-dire la représentation géométrique de l'histoire d'un système chaotique) est d'être fractal : en examinant une de ses parties, on peut retrouver son organisation globale. On comprendra donc que je sois troublé lorsque j'entends Alain Renk parler de ville fractale. Je crois comprendre qu'il s'agit de pouvoir adapter cette dernière à des communautés de tailles très variables, mais le physicien que je suis ne peut s'empêcher de se demander quel pourrait être le mécanisme qui produirait naturellement cette structure fractale. Un arbre ou des poumons sont (approximativement) fractals car cela leur permet d'optimiser leurs échanges avec le monde extérieur (lumière, air). Un attracteur chaotique l'est car les processus géométriques qui le façonnent s'apparentent à la recette de la pâte

feuilletée. À chaque cycle, l'attracteur est étiré, puis replié sur lui-même, comme un rectangle serait transformé en fer à cheval. De même qu'une noisette de beurre déposée sur la pâte finit par se répartir dans toute sa masse, il n'est pas possible de prévoir trop longtemps à l'avance où exactement à l'intérieur de son attracteur se trouvera un système chaotique. Ce mécanisme d'étirement et de repliement donne à l'attracteur chaotique une structure infiniment feuilletée caractéristique. Un peu comme si on pétrissait le plan d'une ville de manière à ce que chaque partie se retrouve en interaction avec tout l'espace, une configuration invariante (c'est-à-dire se reproduisant d'une itération sur l'autre) étant finalement obtenue lorsque dans chaque voisinage se retrouve un germe de la cité tout entière.

Je ne sais à quel point il faut prendre cela au sérieux, mais il est en tout cas amusant de noter que l'on semble retrouver cette notion de processus itératifs connectant un niveau hiérarchique à ceux immédiatement supérieur et inférieur – qui rendent l'attracteur chaotique fractal – dans l'idée d'« univers génératifs », de « matrices théoriques » qui engendrent des mondes plus détaillés sous l'action de transformations, mais sont elles-mêmes modifiées par leurs produits dans une boucle de rétro-action. L'architecte devient alors lui-même partie d'un réseau de régulation. En y réfléchissant un peu plus longuement, je me demande si je ne devine pas une explication aux résonances entre la géométrie du chaos et les propositions d'Alain Renk. Elles trouvent peut-être leur source dans la nature, dans le fonctionnement du vivant. Celui-ci, devant s'adapter à moindre coût à des environnements variés, fait abondamment usage de systèmes en interaction mutuelle composant des réseaux de régulation complexes, capables de réagir à des

variations infimes de leur environnement mais devant également pouvoir amortir tout changement brutal. Par exemple, on se rend progressivement compte que pour comprendre les processus génétiques, il faut non seulement étudier la structure du génome, mais également le réseau complexe d'interactions et de régulations que tissent les gènes et les protéines.

Être agile tout en étant robuste, cela n'est pas un mince défi. De même, un comportement chaotique trouve fréquemment son origine dans l'existence de boucles de rétroaction entre les différentes variables caractérisant l'état d'un système. Une fois en action, un système chaotique reste de manière stable sur son attracteur tout en amplifiant les perturbations à l'intérieur de celui-ci. En permettant de conjuguer la stabilité nécessaire à la survie et l'instabilité exigée par l'adaptabilité, les comportements chaotiques, ou tout au moins linéaires, pourraient bien être des ingrédients essentiels de la vie.

Est-il permis d'étendre cette métaphore à l'architecture et à la ville ? De croire que les mots ne sont pas tout à fait trompeurs ? D'espérer que certaines des recettes puisées dans la nature puissent être une source d'inspiration ? Il est difficile de le dire aujourd'hui, mais, pourquoi pas ? À condition probablement de ne pas se figer, et de faire rentrer les images et les concepts eux-mêmes dans un processus d'interaction, dans une... boucle de régulation.

Comme le montre l'exemple du génome, un des grands enjeux actuels est de comprendre la complexité sans la mutiler. Le vingt-et-unième siècle sera-t-il celui de l'ingénierie de la complexité ? Dans les sciences, mais peut-être aussi en architecture ?

# ORGANISER LA COMPLEXITÉ

## ANALYSER LA RÉALITÉ

Objectif : mettre à jour les forces qui provoquent et guident les mutations de nos environnements.

Moyens : travailler sur des types d'espaces caractéristiques tels les espaces de travail, de commerce et de culture où il est possible d'isoler de façon précise les principes de transformation.

## CONSTRUIRE DES MODÈLES THÉORIQUES

Objectif : observer sur les modèles théoriques, les matrices, l'application poussée à l'extrême des mutations en cours dans le monde réel. Comment les accélérer, comment les ralentir ?

Moyens : les outils de simulations informatiques permettent de construire des mondes artificiels potentiellement infinis.

## CONSTRUIRE DANS LA RÉALITÉ DES SYSTÈMES HYBRIDES

Objectif : introduire dans le réel des architectures issues du système des matrices pour construire des environnements capables de jouer avec l'aléatoire et les remises en cause.

Moyens : profiter des simulations sur les modèles théoriques pour étudier les processus de transformation qui permettent de conserver les qualités d'urbanité à travers les évolutions.

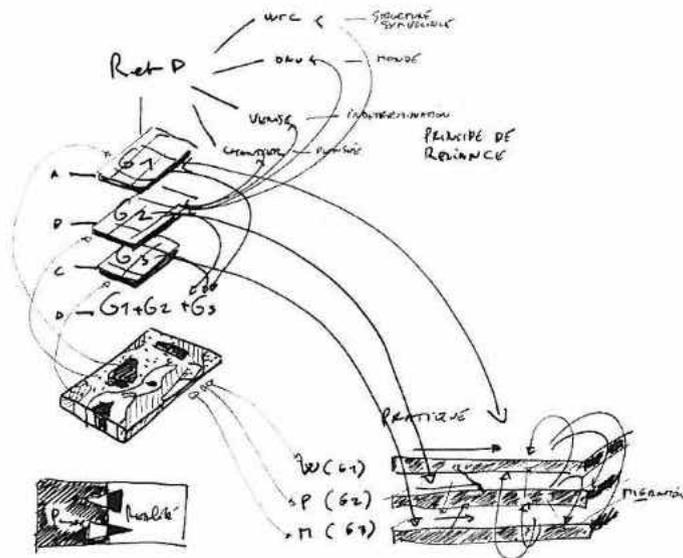
## RECOMMENCER LA BOUCLE D'ANALYSE

Les éléments construits deviennent eux-mêmes des éléments d'analyse et intègrent les mondes matriciels. (voir les PAF page 48)



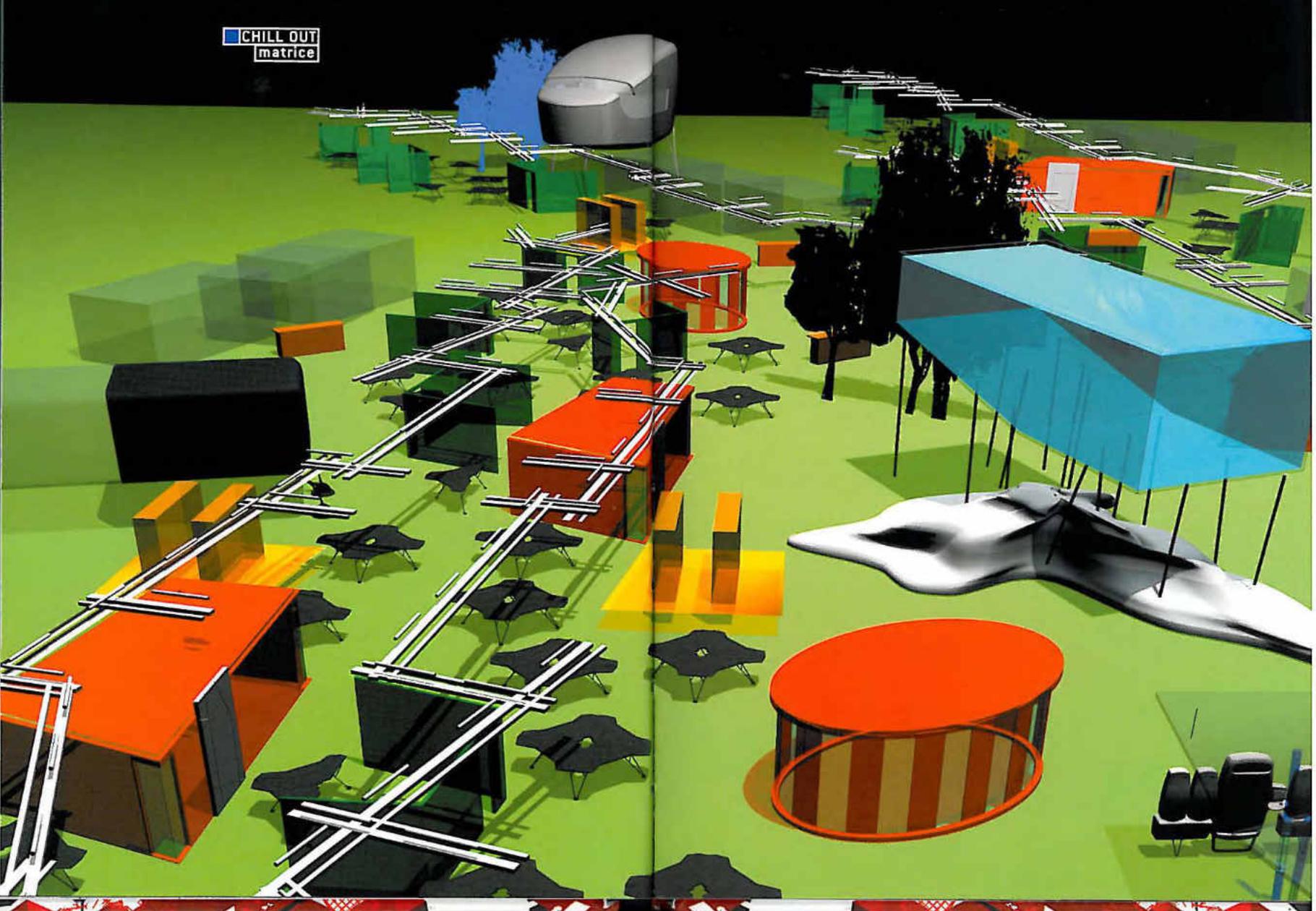
## MATRICES

Une fois tous les principes de transformation identifiés, il est possible de construire des mondes artificiels nourris de réalité. Ce sont les matrices théoriques, sortes d'univers génériques, extensibles à l'infini, qui ont plusieurs rôles. Se prêter à tous les types d'expériences d'hybridation, de permutation et de combinatoire pour tester les variations possibles, puis être projeté dans le réel.



Les potentiels constructifs de l'outil numérique vont permettre de développer des « matrices essentielles », à la fois évidentes, efficaces et indéfiniment adaptables, de l'organisation consensuelle de ces modules va naître une identité forte et particulière dans laquelle tout événement pourra librement avoir lieu.

CHILL OUT  
matrice



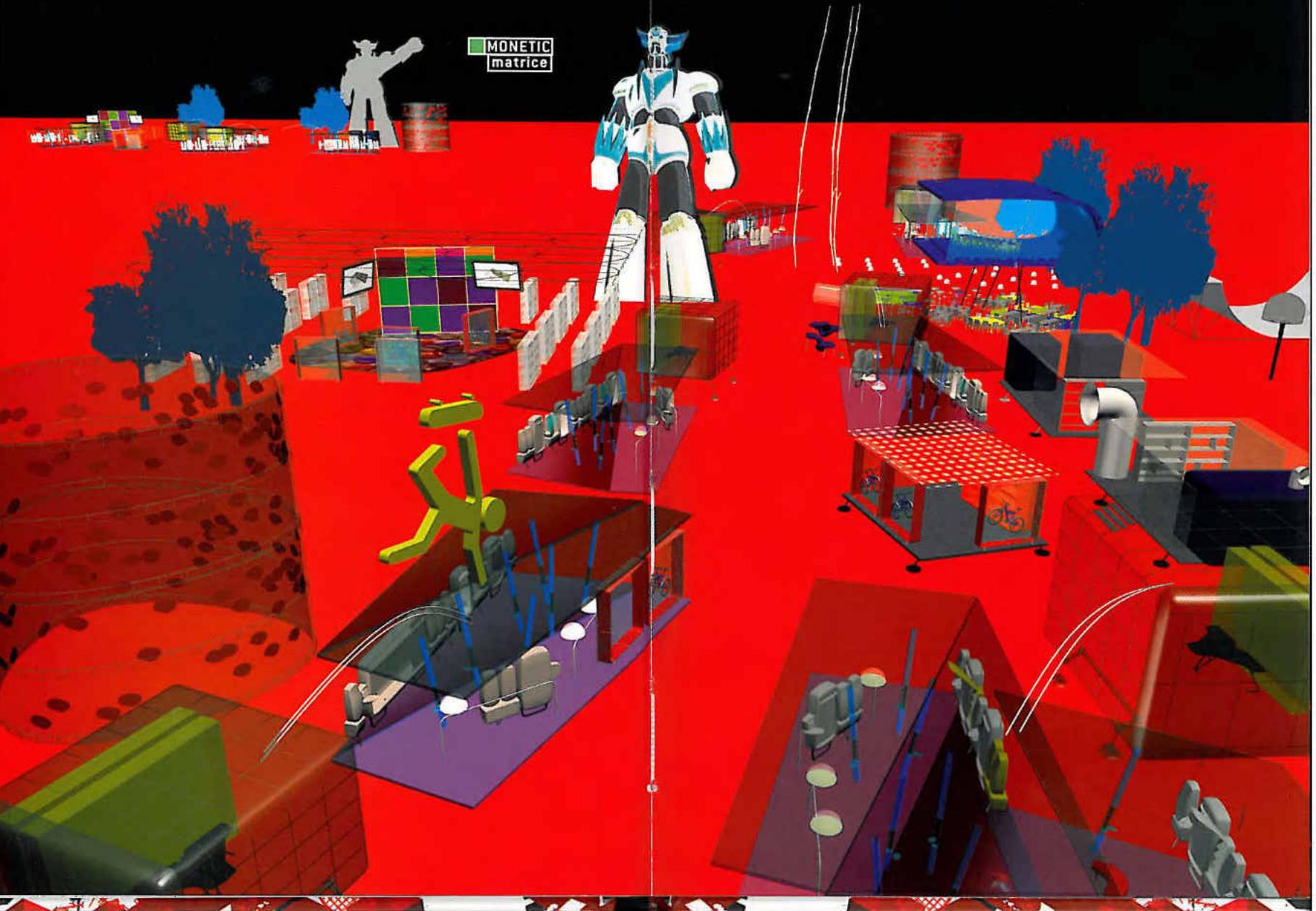


CHILL OUT  
matrice

→ À l'horizon apparaît la mise au point de modèles computationnels destinés à accélérer la formation de couches de complexités pour pouvoir étudier, tels les croisements de drosophiles, les lignes de différenciations.

→ Plan : système en nappe. → Élévation : choix du point de vue aléatoire.

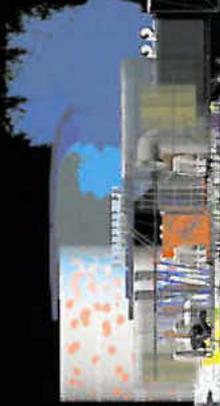
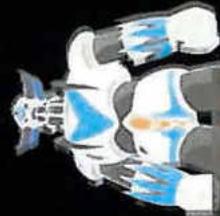
MONETIC  
matrice



MONETIC  
matrice

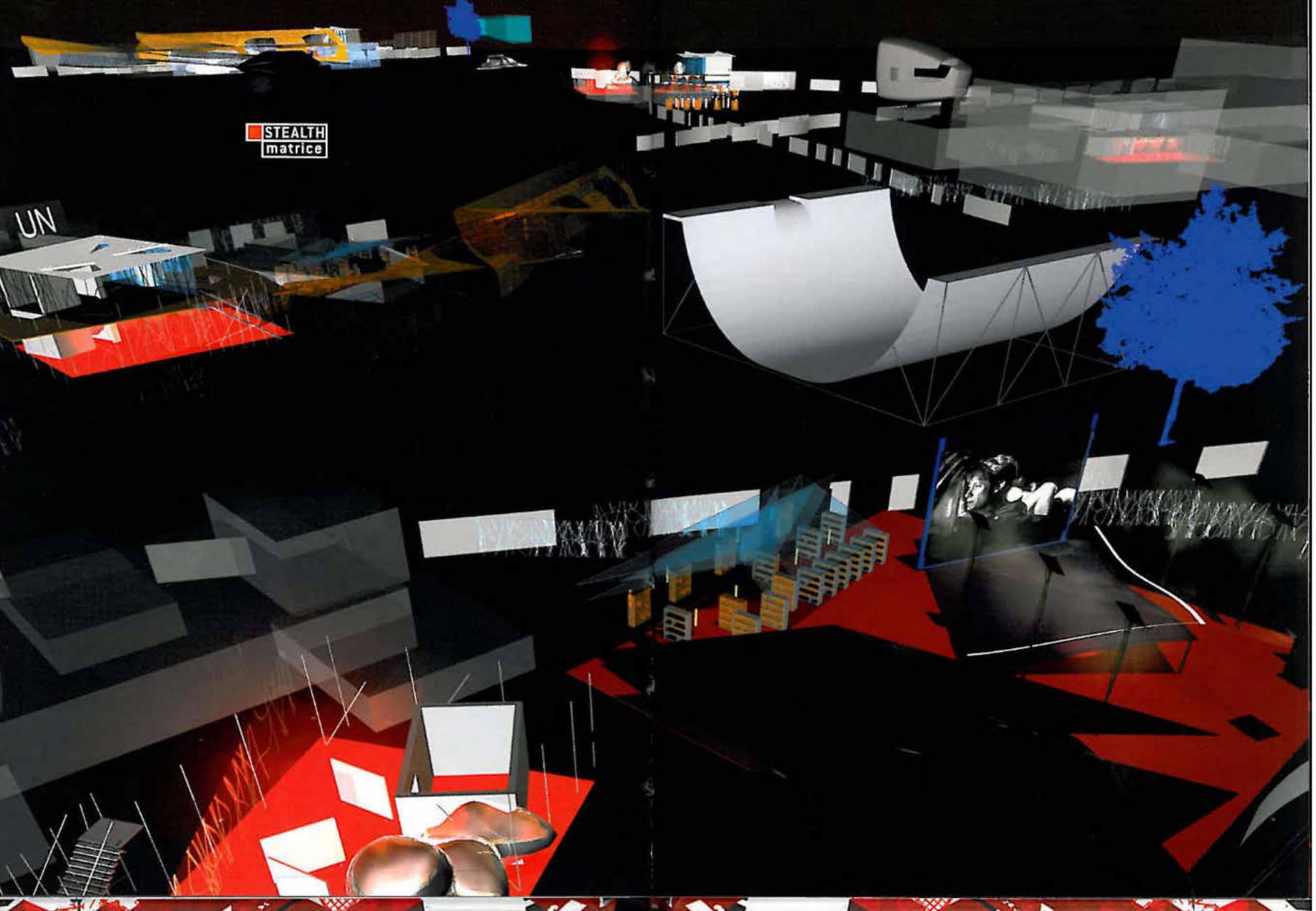


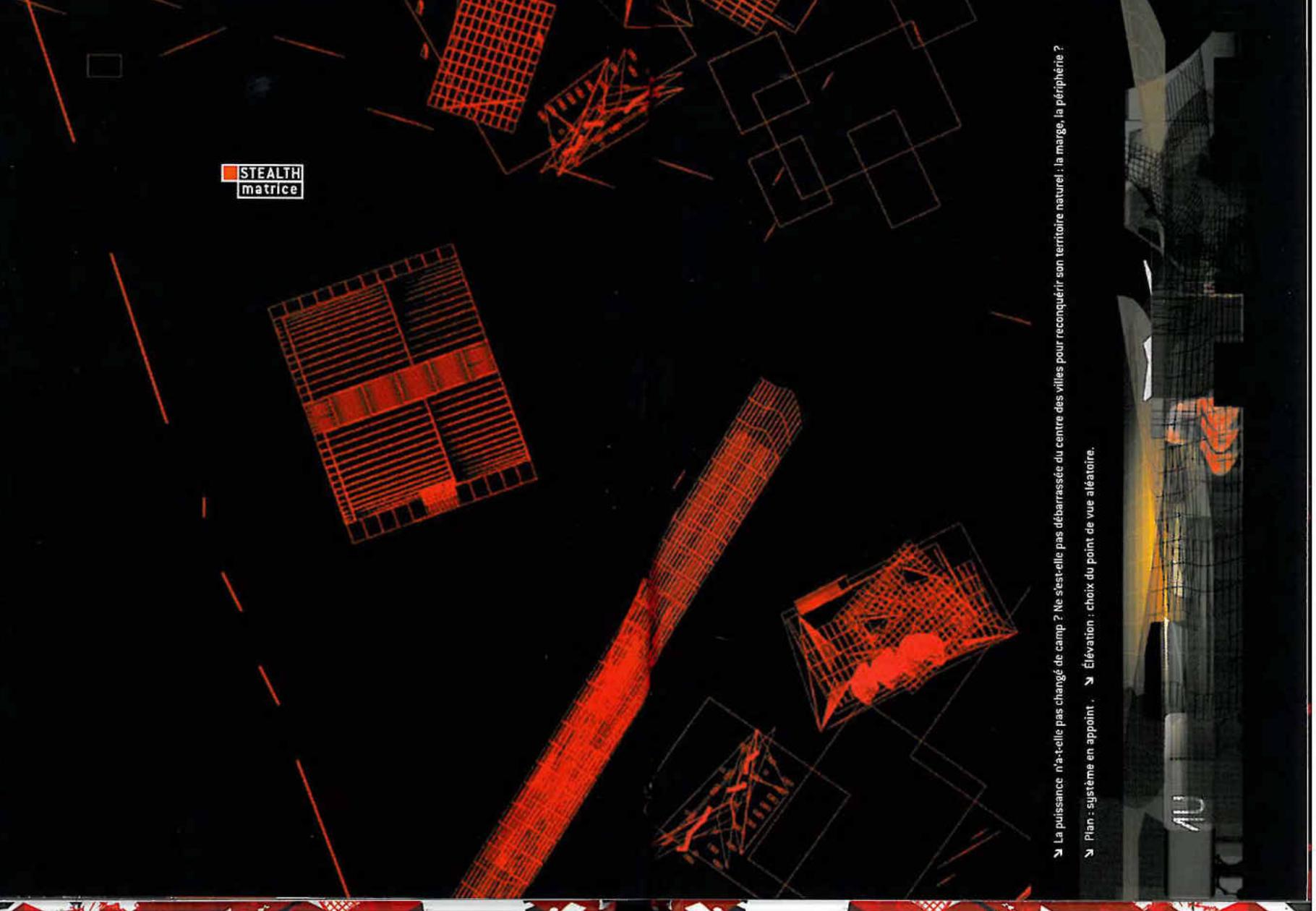
- ↳ Loins de l'électronique, de la mécanique, de l'agriculture, peut-être serait-il possible de planter une sorte de graine sauvage dont le développement saurait rester discret. ?
- ↳ Plan : système en faille. ↳ Élévation : choix du point de vue aléatoire.



STEALTH  
matrice

UN





STEALTH  
matrice

➤ La puissance n'a-t-elle pas changé de camp ? Ne s'est-elle pas débarrassée du centre des villes pour reconquérir son territoire naturel : la marge, la périphérie ?

➤ Plan : système en appoint . Élévation : choix du point de vue aléatoire.

AU



# JAMAIS DEUX SANS TROIS

Question à Norbert Hillaire

*Nous ne sommes plus aujourd'hui en mesure de nous satisfaire d'oppositions binaires (ordre-désordre, local-global, singulier-universel...) pour comprendre un réel et un environnement complexes. Nous devons faire avec l'incertitude, l'aléa, le divers.*

*Si nous considérons notre environnement comme une organisation complexe, produit du désordre et de l'ordre, quels critères peut-on élaborer pour agir sur la ville ? Sous le prétexte de « toujours y voir plus clair », n'avons-nous pas cédé à une logique d'épuration ?*

*Cela ne nous conduit-il pas, aussi, à penser la complexité comme une problématique politique ?*

Bien sûr, pourtant j'ai envie d'apporter de l'eau au moulin du diable. Imaginons la situation suivante : des urbanistes et des aménageurs veulent améliorer l'approche des questions de l'environnement et envisagent l'implantation d'une future ZAC dans une perspective environnementale, laquelle en appelle à la complexité des interactions entre les diverses composantes du projet. Ils produisent un volumineux document (une « charte de l'environnement », par exemple) destiné aux futurs chefs d'entreprise

➤ PAF [Prototypé d'architecture fonctionnelle]\* : ce sont des formes articulées, mobiles, dynamiques par essences, nés des principes de transformation des mondes matriciels qui s'incarnent dans le monde physique.  
\* courtesy Fabrice Hybert

- PAF 1 : Link Project, San Francisco [Chill-out].
- PAF 2 : Stork Club, Los Angeles [Monetic].
- PAF 3 : Computer dysfunction, Tijuana [Stealth].

éventuellement désireux de s'implanter sur un site innovant. Ils insistent dans ce document sur les différents aspects du projet et leur interrelation, et ils ont raison : écoconstruction, gestion des déchets, de l'eau, prévention des risques et des catastrophes « naturelles », communication interne et sensibilisation des personnels aux questions environnementales, communication externe, aspects paysagers, bref tout y est et se présente comme un ensemble où l'on comprend que tout est lié, comme dans les systèmes complexes. Et pourtant, cela ne fonctionne pas. Cette démarche, à la fois intelligente et complexe, échoue devant l'incompréhension qu'elle suscite auprès des chefs d'entreprise concernés qui ne la perçoivent finalement que comme un catalogue de mesures contraignantes.

La complexité est une pensée très riche, comme toute l'œuvre de Morin en témoigne, mais si elle doit se traduire concrètement dans le domaine des politiques de la ville, alors elle ne saurait s'imaginer « d'en haut », depuis le point de vue d'une expertise « surplombante » qui tenterait de l'imposer à des acteurs de terrain. Elle en appelle à une forme de simplicité, et parfois à des oppositions un peu tranchées, à des choix clairs : la complexité gestionnaire et cohabitante du pouvoir démocratique ne fait-elle pas aujourd'hui même l'épreuve désastreuse qu'on n'en finit pas si vite avec « les oppositions binaires », par exemple la gauche et la droite, et qu'il faut aussi se souvenir qu'une « porte doit être ouverte ou fermée ».

Car il s'agit moins de nier la pertinence de ces oppositions binaires, que de les dialectiser, et de comprendre que leur dépassement est inscrit dans le jeu de leurs relations même, donc dans leur existence : c'est de la mise à l'épreuve réciproque de l'ordre et du désordre que certaines avancées épistémologiques ont pu se produire (ainsi de l'opposition du cristal et de la fumée chez Henri Atlan), ou du local et du global, comme en témoigne le travail actuel de Arjun Appadurai, ou encore, dans un tout autre registre, celui de Georges Didi-Huberman, quand il appelle de ses vœux une lecture complexe de l'image en se fondant, entre autres, sur l'« opposition de la trace et de l'aura » chez Walter Benjamin.

Bref, il suffit de se souvenir de cette vérité, commune au sens commun et aux plus grands logiciens-sémioticiens, comme Charles Sander Peirce : *jamais deux sans trois*, pour s'apercevoir qu'on n'en finit pas si vite avec les oppositions binaires, même s'il faut chercher à les dépasser.

# MONTREUIL KARMA

× **MUTATION LENTE** Entre le choc pétrolier survenu quelques années après la construction de l'autoroute et la décision définitive de ne pas prolonger la première partie de l'A186, donc de transformer l'hyper fonctionnalisme en surréalisme, vingt années se sont écoulées. Dix autres années auront été nécessaires pour prendre la décision de déclasser cette autoroute pour la détruire et la remplacer, à terme, par une voie de tramway bordée d'arbres. Le changement radical d'orientation du plateau nord de Montreuil est-il précurseur des actions qui vont être entreprises sur nombre d'anciennes évidences des années 70 ?

× **NOUVEAUX AUTOMATISMES** Il y a trente ans, l'autoroute A186 devait permettre de gagner quinze minutes en évitant un des nœuds autoroutiers de l'A3...



Copyright « Images contemporaines »

× **PROJET** Appliquer les stratégies de *la ville complexe*. Conserver à ce territoire son côté singulier, sans nier son histoire particulière - karma - mais en cherchant au contraire à tirer un ferment, une force d'une histoire difficile. Ne pas se précipiter pour construire mais préserver les vides créés par la démolition de l'autoroute en affectant ceux-ci à des fonctions différenciées de loisirs et de culture, directement reliées à des activités de commerce et d'entreprises. Disperser dans la profondeur nombre d'interventions témoignant de la prise en compte des nouveaux usages. Construire quelques bâtiments emblématiques de ces nouvelles fonctions, tout en voyant large pour favoriser leurs éventuelles mutations. Accompagner les rééquilibrages par des actions réparties sur l'ensemble du territoire. Modifier de façon spectaculaire les quelques bâtiments diffusant une image négative tout en ne les détruisant pas afin de conserver leur empreinte sur le paysage.

↳ Diffusion des matrices sur le modèle 3D du territoire.

↳ Identité du territoire.

#### 📍 DATES

Fin des années 60 : l'autoroute A186 est inscrite au schéma directeur.  
Dans les années 70 : l'autoroute A186 est partiellement réalisée.  
1994 : l'idée de la jonction entre l'A3 et l'A86, via l'A186 est abandonnée.  
1994 : le principe d'un transport en surface inter-banlieue est validé.  
1999 : inscription au XII<sup>e</sup> contrat de plan de l'Île-de-France.  
1999 : vote du XII<sup>e</sup> contrat de plan de l'Île-de-France.  
(source étude Sciences Po)

📍 Intervention sur le territoire.

#### 📍 CHIFFRES

Surface du territoire étudié : 150 hectares.  
Emprise de l'autoroute : 9 hectares.  
Zone traitée : entre 200 et 300 mètres de chaque côté de l'autoroute.  
Largeur de l'emprise de l'autoroute : 30 à 60 mètres.  
Longueur du territoire traité : environ 2 kilomètres.



# L'ALÉA COMME GUIDE

Alice Laguarda

Souvent refoulée, longtemps écrasée sous les couvercles totalitaires et les théories totalisantes, la complexité est là. Cependant, sous le prétexte de toujours y voir plus clair, n'avons-nous pas cédé à une logique d'épuration ?

Cette logique nous entraîne aujourd'hui vers un violent rejet des structures, des organisations, des autorités. Nous voilà conjointement menacés par les discours simplificateurs, réducteurs, et l'impossibilité de penser la crise avec les oppositions binaires traditionnelles.

La condition humaine est pesante par sa complexité. Nous sommes écartelés entre désirs de lien et de rupture, d'ancrage et de mouvement, de conformité à des traditions et d'émancipation de ces traditions.

La ville n'échappe pas à cette crise. Sous le coup de cette double vérité : elle peut, comme tout écosystème, soit vivre, continuer à se développer en échangeant avec l'extérieur, soit mourir, étouffée par l'entropie, la dérégulation, les déchirements. Pour l'architecte, le dépassement de la réaction peut s'effectuer par la pensée de la complexité : se donner la possibilité de construire à nouveau des formes de subjectivités personnelles et politiques, de communication entre les groupes et les individus, d'exercer une activité en dehors de la tradition, de la consommation. Viser à maintenir une société en espace public. Considérer que le hasard, l'aléa, peuvent jouer un rôle positif dans l'organisation de la ville et permettre d'opérer un retour à la complexité du sens, contre le technicisme, le marketing, l'instrumentalisation.

## FAILLITES DE LA MODERNITÉ ?

Quand les révolutionnaires ont puisé dans les philosophes des Lumières, c'était pour mettre à bas une organisation sociale holiste, dans laquelle l'individu n'était rien en lui-même, et la conformité à la tradition la seule valeur reconnue. Les valeurs modernes exprimaient cette rupture avec les sociétés anciennes par la mise en avant de l'individu, des droits de la personne humaine ; par la croyance au progrès, à l'avenir, à la science pour le bénéfice de l'humanité ; par le droit et la possibilité pour chacun de changer de statut, de s'élever dans l'échelle sociale, d'acquérir une liberté par le travail ; par la défense des valeurs d'égalité, de liberté, de fraternité, de démocratie politique.

Or, on constate aujourd'hui un effondrement des valeurs de la modernité. Une perversion des théories libérales, morales, sur le plan économique (la « loi du marché », le triomphe des flux financiers) comme sur le plan poli-



↳ Avec autoroute.

tique apparaît. C'est que le creusement des inégalités est de plus en plus violent. L'exaltation de l'individualisme, le repli sur soi, le consumérisme menacent l'appartenance au monde commun. La fuite en avant débridée des techno-sciences réveille de vieux cauchemars. La dénégation du politique est flagrante, alimentée par le triomphe des pensées totalisantes et la puissance des intégrismes. On peut dire que « le mythe du progrès, au fondement de notre civilisation, qui voulait que, nécessairement, demain soit meilleur qu'aujourd'hui, et qui était commun au monde de l'Ouest et au monde de l'Est, puisque le communisme promettait un avenir radieux, s'est effondré en tant que mythe. Cela ne signifie pas que tout progrès soit impossible, mais qu'il ne peut plus être considéré comme automatique et qu'il renferme des régressions de tous ordres. Il nous faut reconnaître aujourd'hui que la civilisation industrielle, technique et scientifique, crée autant de problèmes qu'elle en résout »<sup>1</sup>.

Comme pour l'enfant de quelques mois, l'humanité se retrouve devant le dilemme du miroir : « l'enfant reconnaît pour la première fois son image réfléchie comme étant la sienne ; il s'y identifie, à tel point que, lorsqu'il entend son nom, il regarde parfois vers le miroir plutôt que de réagir de l'intérieur. Il préfère l'image réfléchie, qui est entière. Rétrospectivement, le corps tel qu'il est perçu avant le stade du miroir a une apparence fragmentaire, c'est un corps morcelé. L'image réfléchie est le fondement d'une identité, car c'est aussi l'identification avec quelque chose qui n'est pas l'enfant »<sup>2</sup>.

L'image réfléchie, entière, est-elle préférable ?

L'image interne, incomplète, est-elle satisfaisante ?

Ce qui est reflété n'est pas ce qui était attendu. Le sentiment intime est le

dégoût, le rejet, la déréliction. D'où une cascade de réactions, de refus contre la modernité.

### RESTER DANS L'INCERTITUDE, MAINTENIR L'ALÉA

Le rejet de ce que la modernité a voulu réaliser, trop beau, trop parfait, trop propre, n'est pas seulement à lire comme une réaction.

Il s'agit de proposer des alternatives aux logiques de planification, d'aseptisation, de souligner que l'architecture et la pensée sur la ville ne se réduisent pas à la résolution de problèmes techniques, scientifiques. Pour l'architecte, cela consiste à refuser l'art du supplément (ajouter un objet, du monumental, dans la ville), à ne pas faire qu'illustrer un programme. Il faut s'intéresser aux fonctions : « nous sommes dans un rapport de mutation où l'architecture en tant qu'objet intelligible disparaît au bénéfice d'une artificialité en devenir. La lecture de cette dernière ne se fait plus sous l'angle descriptif de la forme, mais plutôt comme un champ de tensions énergétiques, toujours changeantes, parfois convergentes, parfois contradictoires. Les nouvelles technologies s'ingénient alors à générer une infinité de données capables d'incorporer le temps, de prévoir des comportements, de planifier des phénomènes, sans jamais perdre de vue l'incertitude des évolutions »<sup>3</sup>.

Il faut agir en creux, produire un état critique : l'architecture traverse des ambiguïtés, des couches de complexité, provoquant l'implosion des oppositions binaires traditionnelles telles local-global, réel-virtuel, singulier-universel...

Penser l'incertitude, la relativité, ne signifie pas que tout est égal et également adoptable, que tout est arbitraire, que nous évoluons au sein d'un monde où les différences tendent à s'estomper. Dans ce contexte, l'architecte joue un rôle fondamental : il doit être capable de proposer la diffé-



rence à la société. Rompre avec le désir de pérennité et témoigner de ce qui est commun.

L'intervention d'Alain Renk et de l'agence Host à Montreuil suit deux principes : l'application de l'idée de pluralité à la réalité du projet ; la nécessité de repenser les divisions fonctionnelles traditionnelles entre travail, commerce et culture, à travers leur potentiel de perméabilité et leurs évolutions.

Accepter d'introduire la complexité dans le projet, c'est poursuivre une sorte d'universel vide, ouvert. Dès qu'on veut le remplir, on le particularise, on le détruit. On le détruit par les discours dogmatiques, par le gonflement de la forme en architecture, la fascination pour l'objet qui jouent contre la pluralité : « si cette complexité est une mise en abîme fascinante, riche d'accidents et de beautés nouvelles, elle correspond souvent à un jeu formel et non de sens », note Alain Renk.

Comment redonner de l'humanité à des espaces abandonnés ou en voie d'abandon ?

Comment réfléchir à la fabrication de la ville face à la dégradation d'espaces chargés de mémoires, d'identité, dont on a oublié qu'ils sont communs à tous ? Comment aborder le contexte, à partir des géographies et des histoires du site, comme tensions qui coexistent ?

Comment participer à l'intelligence de la complexité ?

En luttant, par exemple, contre la quête de la perfection par l'aléa, le jeu. Il s'agit alors d'opérer un retour à l'espace intermédiaire, à l'interstice, comme recelant le plus de richesses : « faire l'expérience d'une réalité intermédiaire, codifiée certes, ayant tous les traits d'une structure contraignante mais néanmoins pénétrable sans trop de conséquences. » Le jeu, c'est « quitter le monde en y restant, s'absenter de la nécessité tout en disant présent à la nécessité, fuir et revenir dans le même mouvement »<sup>4</sup>. La lutte contre l'abandon à la tech-

nique, à la programmation, doit permettre de privilégier les transitions, les gradations, les interférences, les hybridations. La fabrication d'images en 3D et la détermination de « matrices » (travail, culture, commerce) ne sont pas l'expression d'une technicisation du projet. Elles sont utilisées pour les simulations, les modifications qu'elles permettent : le tissu de la ville se recompose, se stratifie, il est redoublé d'éléments étrangers, d'interventions ponctuelles aux évolutions incertaines. L'aller et retour entre le monde numérique et le monde matériel doit être permanent. Il faut laisser du « jeu », « privilégier le sens sur les impératifs constructifs, reconnaître une certaine autonomie du signe par rapport à la fonction ». Ainsi, l'on souligne « le fait que l'architecture ne se réduit pas à la solution de problèmes techniques, et qu'elle peut s'enrichir en prenant le risque du hasard dans la perception de ses significations. Mélange de nécessités architectoniques et de messages esthétiques souvent aléatoires et imprévisibles, l'architecture ne cesse ainsi d'échapper aux lectures univoques et réductrices qu'on peut en faire »<sup>5</sup>.

1 Anne Rapin, Entretien avec Edgar Morin, in *Sciences humaines* n°28, 1997.

2 Bart Lootsma, « Des corps et des globes », catalogue de l'exposition *Vision machine*, Nantes, 2000.

3 Philippe Rahm, « Seconde genèse », in *Mutations @morphes*, R, DSV & Sie.P, 1998.

4 Paul Ardenne, *L'Image corps*, éditions du Regard, 2000.

5 Claude Massu, « Architecture et hasard », in *Traverses* n°24, « Géométrie du hasard », 1982.





Texte *Architecte, oui mais...* pages 2 à 3, *Construire la ville complexe*, pages 16 à 17, entretien *L'architecture inachevée*, pages 18 à 27.  
Légendes de l'ouvrage.

**[Alain Renk]** Architecte, Chevalier des Arts et Lettres.

Album de la jeune architecture 1991, Invité à la Biennale de Venise en 2000 et à ArchiLab en 2002.

Termine ses études d'architecture en 1990 après une interruption sous les tropiques et en Afrique de l'ouest pour cause de surf et de reportages photo. Participe en tant que cofondateur à l'aventure de l'agence de design et d'architecture Naço jusqu'en 2000.

Crée l'agence Host en 2000 pour une remise en cause radicale du rôle de l'architecte dans une écologie générale du monde contemporain.

# TEXTES

Entretien *Maintenir le monde commun* pages 18 à 27  
**(Jean-Paul Dollé)** Philosophe, écrivain

Dernier livre paru : *L'Ordinaire n'existait plus*, éditions Léo Scheer

A publié : *Désir de révolution*, éditions Grasset,

*Haine de la pensée*, éditions Médiation.

Entretien *Maintenir le monde commun* pages 18 à 27.

**(Sacha Goldman)** Producteur de films, intervient dans divers médias (édition, expositions). À l'initiative de l'Association pour le Collegium International éthique, politique et scientifique dont il est le secrétaire général.

Productions en cours : *La représentation du monde*, série d'entretiens télévisés avec des philosophes et des scientifiques. *Borderline*, documentaire sur la ville de Washington DC.

Texte *Radiographie du Chaos* pages 28 à 33

**(Marc Lefranc)** Chargé de recherche au CNRS, travaille dans le domaine de la dynamique non linéaire et du chaos déterministe, en particulier dans les lasers.

Auteur avec Robert Gilmore d'*Alice in Street and Squeezeland*, éditions Wiley, New York, 2002.

Texte *Jamais deux sans trois* pages 48 à 49

**(Norbert Hillaire)** Professeur à l'Université de Nice-Sophia-Antipolis (esthétique et sciences de la communication), critique d'art.

Derniers ouvrages parus : *Architectures de lumière, vitraux d'artistes contemporains*, 1975-2000, Marval, 2000, en collaboration avec Anne-Marie Charbonneaux.

*Écosystèmes du monde de l'art*, hors série *art press*, codirection avec Catherine Millet et Christophe Kihm, novembre 2001.

A paraître en septembre 2002 aux éditions Flammarion : *Œuvre et lieu, essais et documents*, en collaboration avec Anne-Marie Charbonneaux.

Textes pages 4 à 15, *Laléa comme guide* en pages 54 à 59, quatrième de couverture

**(Alice Laguarda)** Études d'architecture et de philosophie, rédactrice en chef de *Purpains*, éditions Jean-Michel Place, co-fondatrice de la revue *Visuel(s)*.

A récemment publié : « L'architecture entre crise et critique », in *Créateurs Création en France, la scène contemporaine*, éditions Autrement.

# ICONOGRAPHIE

**(Vladimir Velickovic)** Peintre pour la vie, eau forte page 5.

**(Agence Host)** documents et dessins pages 14-15, 16-17, 23, 28-29, 30-31, 32-33, 35, 36-37, 38-39, 40-41, 42-43, 44-45, 46-47, 48, 50-51, 52-53, 54-55, 56-57, 58-59.

**(Guillaume Favreau)** Architecte, saxifrage : nf, base latine (qui brise les pierres) : genre de plante qui croît dans les interstices et dont on cultive certaines espèces ornementales...

**(Sylvain Cochet)** Architecte, convertit la théorie en matière.

**(Ian Humbert)** Photographe, compagnon charpentier.

Photographies ville de Montreuil pages 9, 10-11, 12-13, 19, 24, 27, et l'ensemble des photographies en pages 60-61. Attiré par les limites, leur création et la représentation de l'entre-deux.... travaillant leurs décalages.

Copyright «Images contemporaines», pages 6, 7, 10, 20, 21, 51.



**host**  
www.host-vr.com

Avec le partenariat de

**ERCO**  
ÉCLAIRAGE

**REPONSE**  
GROUPE



**france telecom**

Studio créatif de France Télécom R&D

**Alain Renk remercie**

Claude Parent qui partage son énergie  
Frédéric Migayrou, pour son soutien à un moment crucial  
Sacha Goldman, pour son architecture mentale  
Alice Morgaine, pour son attention  
Claire parce que c'est Claire, Andrea et Thomas  
Marc Lefranc, pour ses mondes étranges  
Patrice Dubreuil, pour nos rêves à venir  
Pierre Musso, pour son engagement auprès des créateurs  
Stéphane Dieutre, pour le tao  
Andy Okoroafor, pour son élégance  
Carle Thiellement, host addict de la première heure  
Jean-Baptiste Bureaux et Petra Mentzel  
Le service d'urbanisme de la ville de Montreuil  
Nicolas A.

**Coordination éditoriale**

Stéphane Place

**Coordination rédactionnelle**

Alice Laguarda

**Assistante d'édition**

Sandrine Dereu

**Conception graphique**

[76] GraphicDesign  
Nao Nussbaum / Thierry Audurand

**Reliure**

Diguet Deny, Breteuil-sur-Iton (Eure)

Achévé d'imprimer le 8 mai 2002 sur les presses de France Quercy, Cahors  
© Co-édition Sujet-Objet, Jean-Michel Place éditions, 2002